

INOUE Yasushi

*Une voix
dans la nuit*

**Roman traduit du japonais
par Catherine Ancelot**

**Poèmes du *Manyô-shû* traduits
par René Sieffert**



Éditions Picquier

CHAPITRE 1

Ce matin-là, Chinuma Kyôshirô s'éveilla comme d'habitude à cinq heures. Deux ans plus tôt, il avait dépassé la soixantaine et depuis, il s'éveillait invariablement à cinq heures. Qu'il se fût couché tôt ou tard la veille, au matin, ses yeux s'ouvraient précisément à cette heure-là.

Kyôshirô quitta sa couche, fit d'abord glisser les volets du côté de l'*engawa*^{*1}, puis ouvrit la fenêtre donnant sur le nord pour faire pénétrer l'air froid du dehors ; ensuite, il plia ses édredons. Cela fait, il rangea enfin sur la table, contre la fenêtre, les quelques livres éparpillés autour de l'oreiller. Et ainsi, plus rien ne restait sur les huit tatamis de la pièce. Après avoir accompli ces quelques gestes, il se mit à la fenêtre du nord, restée grande ouverte. Dans son regard entrèrent une vaste colline dont

1. Les termes suivis d'un astérisque sont expliqués dans un glossaire en fin d'ouvrage.

la pente inclinée vers le nord portait des champs en terrasse, la route de Shimoda qui longeait le pied de la colline et, de l'autre côté, les grappes de maisons des hameaux voisins, dispersées par petites touches. Sur cette route de campagne, la circulation des voitures et des cars avait depuis deux ou trois ans considérablement augmenté, et dans la journée, quand on jetait un coup d'œil dans cette direction, on pouvait y voir des autos grandes comme des jouets rouler sur une route en miniature. Mais à cette heure matinale, on n'y voyait pas la moindre voiture, et tout le paysage se détachait clairement dans l'air froid de l'aube. Kyôshirô fixa son regard sur le bosquet qui foisonnait à l'extrémité ouest du village voisin. Les jours où le ciel était dégagé, c'était là que l'on apercevait la silhouette petite et gracieuse du Fuji.

— Ah, comme le Fuji est beau aujourd'hui !

Ou bien :

— Tiens, aujourd'hui, on ne voit pas le Fuji !

Chaque matin, Kyôshirô se faisait à lui-même l'une de ces réflexions. Que l'on vît ou non le Fuji, aucune importance, mais c'était un rituel auquel il s'était attaché. Il n'avait pas le souvenir de s'être inquiété dans sa jeunesse de ce Fuji qui tantôt se montrait, tantôt se dérobaît ; c'était probablement depuis qu'il était veuf qu'il avait pris cette habitude. Il avait perdu sa femme à l'âge de cinquante-trois ans. Cela faisait donc bientôt dix ans qu'il se mettait à la fenêtre du nord tous les matins.

Si ce matin-là n'était pas tout à fait comme les autres, c'est que Kyôshirô lança vers le Fuji un regard non dépourvu d'une certaine attente. Il pensa : « Pourvu qu'on ait du beau temps aujourd'hui. » Il n'allait guère à Tôkyô, sauf pour des raisons vraiment importantes, et il devait ce jour-là y monter comme il le faisait une ou deux fois par an.

Le ciel était agréablement clair et le Fuji, qui cachait encore sa tête dans un voile blanc, semblait porter une longue traîne bleue. Ses pentes étaient – ou semblaient à cause de la neige qui le couvrait – un peu abruptes. Kyôshirô songea qu'il l'avait déjà vu comme cela dans une estampe de Hokusai.

De l'*engawa*, il descendit au jardin et se dirigea, pour faire sa toilette, vers le puits derrière la maison. Sa chambre et sa bibliothèque étaient dans une aile séparée. Dans l'aile principale, que l'on gagnait par un petit couloir d'environ deux mètres, la porte était encore fermée, et toute la maison endormie.

Kyôshirô se débarbouilla avec l'eau du puits. Quatre ans auparavant, la dizaine de hameaux dispersés sur les bords de la rivière Kano s'étaient regroupés, et quand ils étaient passés sous le régime communal, l'eau courante avait été installée là où habitait Kyôshirô. Toutes les maisons avaient refait leur cuisine et posé un robinet à l'évier. Depuis, on ne voyait plus les femmes sortir pour faire la vaisselle au bord du

puits. Pas seulement pour la vaisselle, mais aussi pour la toilette et la lessive, tous profitaient des bienfaits de l'eau courante. La plupart des maisons avaient également fait mettre un robinet à l'extérieur, dont on se servait pour arroser les champs.

Mais Kyôshirô, lui, faisait tous les matins usage du puits. Il abaissait et relevait la poignée de la pompe, recueillait l'eau dans une vieille cuvette métallique et se lavait le visage. Comme personne n'était encore levé dans l'aile principale, il ne pouvait pas aller dans la cuisine, mais il aurait pu, s'il avait voulu se servir de l'eau courante, utiliser le robinet qui était installé sur une dalle de ciment pour la lessive. Or, il ne se sentait pas satisfait s'il ne faisait pas au moins sa toilette avec l'eau du puits. D'ailleurs, maintenant, on puisait l'eau avec une pompe, mais autrefois, on se servait bien sûr d'un seau. Jusqu'à son adolescence, il avait puisé tous les matins cette eau des profondeurs du sol, en pesant de tout son corps sur la corde humide du seau qu'il faisait glisser entre ses mains. Aujourd'hui encore, il gardait dans ses mains le souvenir du contact froid de la corde.

Dans la vie d'homme de Kyôshirô s'inscrivait l'histoire de la gloire et du déclin de ce puits ; on était passé du seau à la pompe, mais désormais, que ce puits restât là ou non, son existence n'inspirait plus qu'indifférence.

Ce n'était qu'avec cette eau que Kyôshirô avait l'impression d'avoir vraiment fait sa toilette, mais

en plus, il ne lui déplaisait pas d'être le seul à rester fidèle à ce puits délaissé de tous.

Sa toilette finie, comme tous les matins, il but un verre d'eau. C'était pour garder la santé. Un jour, il s'était souvenu, que dans son enfance, son père buvait de l'eau tous les matins, et vers la quarantaine, il s'était mis à l'imiter ; dès lors, il avait continué sans jamais oublier une seule fois. Du point de vue médical, était-ce bon pour la santé ? Il n'en savait rien.

— Il faudrait faire analyser l'eau de ce puits de temps en temps.

C'est ce que lui disaient parfois ses enfants, mais Kyôshirô répondait toujours :

— Puisque mon père le faisait, ça ne peut pas être mauvais.

Il avait pris l'habitude de juger ainsi tout ce que faisait son père qui était mort à l'âge de soixante-dix ans.

Kyôshirô s'éloigna du puits et fit quelques pas derrière la maison. Hormis un parterre de fleurs là où il y avait autrefois une réserve, il n'avait pas spécialement aménagé de jardin, mais derrière la maison se trouvait un espace de quelque six cents mètres carrés. A son extrémité sud-est se dressait, majestueux, le plus grand hêtre du hameau, et à la limite des rizières, un orme – lui aussi le plus grand du hameau – lançait vers le ciel une profusion de branches dénudées en cette saison.

Il aimait contempler la cime de cet orme. Qu'il eût perdu ses feuilles, que sortissent les bourgeons, que le feuillage poussât dru, à chaque époque de l'année, cet arbre était d'une beauté et d'une splendeur inexprimables. Il semblait à Kyôshirô qu'il serait difficile à un homme d'acquérir tant de noblesse. Face à un grand personnage, on dit que l'on a l'impression de se trouver au pied d'un grand arbre touffu, de même, se montrer à la hauteur de cet orme était loin d'être aisé.

Pour commencer, Kyôshirô contemplait l'orme, puis il inspectait tour à tour chaque arbre derrière la maison. On serait tenté de voir là une promenade matinale, mais il s'agissait en fait, non d'une promenade, mais d'une ronde. Il s'assura que rien n'était arrivé à toutes ses plantes, des rhododendrons aux pruniers, des azalées aux camélias. Seuls les pruniers portaient des fleurs blanches. Autrefois, ils se couvraient de fleurs du blanc le plus pur, mais depuis quelques années, elles étaient plus rares et leur blancheur s'était légèrement teintée de jaune : même chez les pruniers, il semblait que l'âge provoquât un phénomène de vieillissement. La date où ils fleurissaient s'était aussi quelque peu déréglée. Autrefois, ils portaient des fleurs de la mi-février à début mars, mais désormais, c'était de la fin février à la mi-mars. Ce jour-là, il ne restait plus guère aux fleurs que deux ou trois jours de vie.

Lorsqu'il eut fini sa tournée, Kyôshirô rentra par l'*engawa* et pénétra dans la bibliothèque à côté de sa chambre. Lui-même, sa famille ou les gens du hameau parlaient de la « bibliothèque », mais cette pièce n'avait pas été spécialement construite à cet usage. Du temps de son père, cet espace de dix tatamis au fond de la maison servait uniquement pour recevoir, mais depuis, sur toute la surface des murs, on avait monté des rayonnages où se serraient une multitude de livres. Il y avait déjà une table basse dans la chambre, mais on en avait mis une deuxième dans cette pièce, dans le coin face au jardin.

Comme Kyôshirô recevait les visiteurs dans sa chambre qui servait aussi de salon, il était fort rare qu'il fit entrer quelqu'un dans sa bibliothèque. Exception faite de ceux qui demandaient expressément à voir sa collection, il n'aimait guère que le commun des visiteurs touchât à ses livres avec des mains sales, et il évitait donc dans la mesure du possible de les faire pénétrer dans sa bibliothèque.

Par conséquent, comme la table de sa chambre était si grande qu'on aurait dit, non un bureau, mais une table de salon, quand il avait du monde, il la mettait au milieu de la pièce pour s'asseoir face à ses visiteurs. Celle de sa bibliothèque était exclusivement réservée à la lecture. Du moment qu'il était chez lui, il s'asseyait à cette table tous les soirs après dîner et y restait jusqu'au coucher.

Chaque objet y était à sa place : l'écritoire, le pot à crayons, la bouteille d'encre, le cendrier, la boîte pour ranger le courrier, le presse-papiers. Le pot à crayons en bambou contenait, non seulement un pinceau, un stylo à plume, des crayons noirs, un mètre, une loupe, des ciseaux et un canif, mais encore deux pinceaux réservés à l'encre rouge des corrections. Et puis, posée en évidence dans un petit cadre, il y avait aussi une photographie de sa petite-fille, Sayuri. Cette photographie, qui jurait un peu avec le décor, avait été prise dans le jardin, un mois auparavant, lors d'une visite de son fils aîné Jin.ichi et de sa femme. Le portrait de cette petite fille de deux ans et quatre mois, son premier petit-enfant, était si réussi que Kyôshirô l'avait placé dans un petit cadre qu'il avait justement sous la main.

Devant la table, un coussin, et à côté, un vieux brasero cylindrique en paulownia. Comme ses enfants lui recommandaient d'utiliser un poêle à mazout, il n'osait leur opposer un refus catégorique, et il en faisait marcher un dans le salon ; mais il ne l'apportait jamais dans la bibliothèque. Il se contentait de se réchauffer les mains au-dessus du petit brasero. D'ailleurs, il n'avait pas attrapé un rhume de tout l'hiver, et ses enfants faisaient donc beaucoup de bruit pour rien.

Après avoir aéré sa bibliothèque, Kyôshirô faisait le tour des rayonnages – encore un geste qu'il répétait tous les matins – et il vérifiait là aussi que tout était normal. Il n'y avait aucune raison

que tout ne fût pas en ordre, mais il ne se sentait pas tranquille tant qu'il ne s'en était pas assuré.

Les livres qui remplissaient les rayonnages étaient tous sans exception en rapport avec le *Manyô-shû**. Cela faisait plus d'un tiers de siècle qu'il avait commencé à les collectionner, vers la trentaine, alors qu'il n'était qu'un simple instituteur ; mais chaque mois, deux ou trois volumes venaient encore s'y ajouter. Du moment que « *Manyô-shû* » figurait sur la couverture, il réunissait tout, non seulement les écrits des chercheurs ou les textes d'analyse, mais aussi les recueils de photographies destinés aux amateurs, les récits de voyage, et même les livres pour les collégiens. Pendant la guerre, quand le papier manquait, et dans les quelques années de l'après-guerre, cela lui demandait somme toute assez peu de travail, mais aujourd'hui où des livres étaient publiés à profusion, il ne se passait pratiquement pas de mois sans que parût un ouvrage sur le *Manyô-shû*. Pour les collections de vulgarisation et les livres de poche, il fallait surveiller les publicités dans les journaux et parcourir la page des livres.

Il possédait aussi quelques volumes qu'on lui avait offerts, mais en très petit nombre. Ses enfants, qui vivaient à Tôkyô, ouvraient l'œil et l'informaient des nouveautés, mais comme malgré tout ils n'étaient pas directement concernés, l'intéressé devait rester vigilant.

Il était abonné à trois journaux. Par tempérament, il détestait tout gaspillage ; cependant, il faisait une exception pour les journaux et se faisait apporter trois titres à domicile. Avec les deux journaux qu'il lisait à la mairie où il passait pratiquement tous les jours, il ne risquait pas de laisser échapper un essai ou une étude sur le *Manyô-shû* mentionnés dans la presse nationale. On trouvait aussi fréquemment des articles en rapport avec le *Manyô-shû* dans les journaux régionaux, et c'était d'autres chercheurs amateurs, animés d'un même enthousiasme, qui les lui signalaient ou qui lui envoyaient ces publications. Pour les magazines, il se contentait de chercher dans les publicités des journaux ceux qui traitaient du *Manyô-shû*, et il les commandait à un libraire de Numazu. Une fois que les livres étaient en sa possession, il suffisait de les ranger sur les rayonnages, mais pour les essais ou études des journaux, il devait travailler avec des ciseaux et de la colle. Il avait ainsi plusieurs dizaines de cahiers où étaient collés ces découpages.

Il avait constitué cette collection durant trente ans, et celle-ci n'était pas dépourvue de pièces dont Kyôshirô pouvait tirer quelque orgueil. Ainsi, il possédait l'un des premiers livres imprimés avec des caractères mobiles au début de la période d'Edo, celui qu'on appelait communément le *Manyô-shû* de l'ère Keichô. Il comportait en tout vingt fascicules, reliés par deux en dix volumes

rangés dans un étui de tissu. Au départ, seule une centaine d'exemplaires avait été imprimée et avec le temps, cette édition était devenue fort rare.

Dans sa collection figuraient aussi les vingt volumes gravés sur bois du *Shûsui-shô* de Kitamura Kigin*. C'était un texte important dans l'histoire des études sur le *Manyô-shû*, car Kitamura avait été le premier à écrire une brève présentation au début de chaque poème des vingt livres de ce recueil. Ces temps derniers, il était question d'en publier un fac-similé, mais il n'avait pas encore été édité, et pour une collection privée, c'était une pièce de valeur.

Quant à l'édition de Keichô du *Manyô-shû*, elle était placée à proximité de la table afin de pouvoir, en cas d'urgence, la mettre en lieu sûr.

Deux ou trois ans plus tôt, une université de province qui s'apprêtait à créer un nouveau département de lettres avait contacté Kyôshirô pour acquérir cette édition de Keichô. Comme l'université se recommandait du professeur Yanagizawa qui enseignait à l'université T. à Tôkyô, et pour lequel Kyôshirô éprouvait de l'estime, il avait cru qu'il serait obligé de se séparer de ce livre, pourvu qu'on lui fît une demande dans les formes. Mais finalement, il avait refusé net. Le jeune professeur qui était venu le voir avait tourné les pages l'une après l'autre, comme s'il feuilletait un livre ancien tout à fait courant, puis il avait dit d'un seul coup :

— Dites-moi, vous nous le céderiez pour combien ?

Kyôshirô s'était senti ulcéré. Vraiment, cet homme ne savait pas comment il convenait de traiter un livre précieux. Pas la peine certes de se mettre à genoux devant, mais il faut l'ouvrir en prenant au moins garde de ne pas y laisser l'empreinte de ses doigts, et c'est la moindre des politesses que de montrer par son expression ou son attitude, la joie et l'émotion de tenir entre ses mains une chose si rare. Il s'agit d'une marque de respect non seulement envers le propriétaire, mais aussi envers le livre. Chaque livre, sans exception, est un objet vivant. Surtout les livres anciens, qui ont survécu jusqu'à nos jours et qui portent en eux toute une histoire.

Kyôshirô avait alors répondu à ce jeune professeur :

— Comme le professeur Yanagizawa avait pris la peine de m'envoyer une lettre de recommandation, avant votre visite, je pensais que je serais contraint de vous céder ce livre. Mais j'ai changé d'avis. Il m'est impossible de vous le céder. Si ce livre a survécu jusqu'à aujourd'hui, c'est grâce au respect et à l'amour que lui ont témoignés, au fil du temps, tous ses propriétaires. Chacun a dû en prendre grand soin pour éviter qu'il ne soit rongé par les vers, perdu dans un incendie ou taché par l'humidité. Ce livre appartenait à une riche famille de Kyôto, et quand j'ai appris à la disparition du

chef de famille que ses biens seraient mis en vente, je me suis déplacé et on me l'a cédé. La famille, qui liquidait les autres objets anciens, avait décidé de ne pas vendre ce livre-là. Mais j'y ai mis une telle obstination qu'ils ont changé d'avis. Ils m'ont déclaré : « Son défunt propriétaire aurait été content que nous confions ce livre à quelqu'un comme vous. » Un livre, c'est ainsi qu'il passe d'une main à une autre. Que voulez-vous que je vous réponde quand vous me dites : « Dites-moi, vous nous le céderiez pour combien ? » Un objet comme celui-ci n'a pas de prix. C'est d'un cœur à un autre qu'il doit se transmettre.

Il avait envoyé une lettre avec ses plus humbles excuses au professeur Yanagizawa pour lui expliquer ce qui s'était passé. Ce dernier avait répondu par retour de courrier en le priant à son tour de bien vouloir l'excuser.

L'édition du *Manyô-shû* de l'ère Keichô avait de la valeur pour un antiquaire, Kyôshirô éprouvait une fierté secrète à voir dans ses rayonnages des livres dont pouvait s'enorgueillir un collectionneur privé, non seulement le *Shûsui-shô* de Kitamura Kigin, mais aussi des études ou des dictionnaires sur le *Manyô-shû* composés dans les périodes d'Edo et de Meiji, ouvrages qu'il était désormais difficile de se procurer, même auprès des libraires spécialisés.

Kyôshirô était sorti d'un collège secondaire de la campagne, et avait débuté en exerçant les

fonctions d'instituteur auxiliaire dans une école primaire de village. Il était resté instituteur toute sa vie et, pour parler comme au jeu de l'oie, il avait atteint la case d'arrivée en devenant directeur d'une école primaire à Mishima, une ville située à la base de la péninsule d'Izu. Quand il était au collège, il avait souhaité poursuivre des études supérieures, mais vers la fin du secondaire, il avait été atteint de bériberi, et pensant avoir trouvé une activité de tout repos, il avait commencé à travailler dans une école primaire de village. Finalement, il n'avait jamais pu faire autre chose de sa vie. Il avait été muté plusieurs fois, mais toujours dans des écoles de la péninsule, et il était non seulement bien aise de travailler près de son village, mais il avait découvert aussi, dans l'éducation des enfants, un intérêt absent de tout autre travail. Aujourd'hui encore, il n'éprouvait pas le moindre regret d'avoir passé toute sa vie à enseigner. Il lui semblait avoir mené une existence bien remplie.

Et puis, s'il avait pu se plonger dans le *Manyô-shû*, c'était grâce à son travail d'instituteur, car en exerçant une autre profession, il aurait peut-être été plus riche, mais aussi moins libre de son temps ; sans doute n'aurait-il même pas éprouvé le désir de s'intéresser à un recueil de poèmes.

Dix ans après avoir débuté comme instituteur, il avait été captivé par le *Manyô-shû*, et au fur et à mesure qu'il lisait l'un après l'autre tous les

livres écrits par des chercheurs importants, il lui avait semblé que, même si la recherche professionnelle était tout à fait exclue pour lui, il pouvait, à son niveau, faire une recherche personnelle, aussi modeste fût-elle. Cinquante-sept poèmes du *Manyô-shû* avaient été écrits rien que dans son département de Shizuoka. La majorité faisaient partie des « poèmes des Marches orientales » ou des « poèmes des soldats envoyés aux confins du pays », et étaient dans l'ensemble l'œuvre de poètes anonymes. Il semblait à Kyôshirô que, s'il menait à bien une étude régionale sur ces poèmes, ses vœux seraient comblés.

C'est ainsi qu'il avait commencé à réunir des ouvrages sur le *Manyô-shû*, mais ses recherches, qui ne faisaient guère de progrès, s'étaient peu à peu enlisées. D'année en année, ses livres gagnaient en nombre, et Kyôshirô dépensait finalement plus d'énergie à agrandir sa collection qu'à poursuivre ses études. Les branches avaient, comme on dit, fini par cacher le tronc, mais il ne s'en tourmentait guère et pensait : « Tant pis ! » Il était bien un collectionneur de livres sur le *Manyô-shû*, mais à la différence des simples collectionneurs, il parcourait toujours, avant de les ranger dans sa bibliothèque, les livres qu'il avait acquis. Par conséquent, pour être plus précis, il faudrait peut-être dire que Kyôshirô était un chercheur amateur sur le *Manyô-shû*, un grand lecteur et, enfin, un collectionneur.

Quand Kyôshirô était le directeur d'une école primaire, les journaux régionaux avaient à plusieurs reprises parlé du « directeur-*Manyô* ». C'est pourquoi les historiens de la région le considéraient comme l'un des leurs ; des associations culturelles locales lui proposaient parfois de faire une conférence sur le *Manyô-shû*, et des revues de cercles littéraires lui demandaient de rédiger un essai. Il était fort rare qu'il acceptât les conférences, mais il s'efforçait, dans la mesure du possible, d'écrire de bonne grâce les articles. Une fois, une très sérieuse revue de Tôkyô, consacrée à la poésie japonaise, lui avait commandé un texte qui, à sa parution, avait suscité des réactions d'une ampleur inespérée : il avait eu l'honneur d'être félicité par des chercheurs de tout premier ordre, ce qui l'avait comblé, mais pareille occasion ne s'était pas représentée.

Désormais, le « directeur-*Manyô* » était devenu le « maire-*Manyô* ». En fait, il n'exerçait plus cette fonction, mais ce surnom lui était resté de l'époque où il était maire. Quand il avait quitté l'enseignement, au poste de directeur de l'école primaire de Mishima, il avait décidé de reprendre sur le tard la culture du wasabi, à laquelle son père avait consacré toute sa vie. Il comptait finir ainsi ses jours, mais à peine avait-il regagné son village qu'on l'avait tiré de chez lui et qu'on lui avait forcé la main pour qu'il acceptât d'être maire. Son premier mandat touchait à sa fin quand le village

fut intégré à une commune, dont il avait dû prendre la direction pour un nouveau mandat. L'année passée, invoquant des raisons de santé, il avait enfin pu reprendre sa liberté.

Ainsi qu'il le souhaitait, il s'était mis à la culture du wasabi, mais il devait cependant passer souvent à la mairie pour des dossiers dont il s'était occupé dans le passé.

Faire pousser du wasabi, c'était prendre la succession de son père, et c'était aussi réaliser le rêve qu'il n'avait pas oublié pendant toute la période où il avait enseigné. Tous les jours, il demandait donc à son neveu et à sa femme, auxquels il prêtait l'aile principale de la maison, d'aller inspecter les cultures à sa place. Elles n'étaient pas très importantes, mais il possédait près du col d'Amagi un parc à wasabi d'une vingtaine d'ares que lui avait cédé son père. A l'époque où il travaillait, il l'avait loué, mais, désormais, cet espace était de nouveau entre ses mains. Il confiait toute son exploitation à une main-d'œuvre qui lui coûtait fort cher, mais ainsi gagnait-il du moins de quoi s'acheter des livres.

Kyôshirô allait quelquefois inspecter son parc à wasabi. Si l'eau n'est pas propre, le wasabi ne se développe pas. De plus, il demande une quantité constante d'eau, à température égale, été comme hiver. Une eau qui vient de jaillir de la source, sans la moindre impureté. C'est une plante fort susceptible, mais Kyôshirô appréciait ce caractère

exigeant. La culture se fait sur un lit de pierres. A une profondeur d'environ un mètre, on aligne de grosses pierres, ensuite, on en met des moyennes, puis c'est le tour des petits cailloux, qu'on recouvre finalement d'une couche de sable sur une épaisseur d'une quinzaine de centimètres. On y plante le wasabi, qui est arrosé sans cesse d'un courant d'eau claire. Le parc est construit en plusieurs étages orientés suivant l'écoulement. Quand il regardait son parc à wasabi creusé en escalier dans les plis profonds de la montagne d'Amagi, Kyôshirô se sentait toujours purifié dans son esprit et dans son corps.

Entre certains livres de la bibliothèque, il y avait par endroits une feuille de papier blanc. Les livres qui auraient dû être là manquaient, car Kyôshirô les avait prêtés. Sur les feuilles de papier ainsi placées étaient inscrits la date du prêt et le nom de celui qui avait emprunté le livre. S'il ne prend pas ce minimum de précautions, une fois sortis de sa bibliothèque, le propriétaire a peu de chances de revoir ses livres.

Ces temps derniers, plusieurs personnes parmi les fonctionnaires de la mairie et les maîtres des écoles primaires ou secondaires s'étaient mises à lire ou à étudier le *Manyô-shû*, ce qui, dans la ville du « maire-*Manyô* », n'était guère surprenant. Autour de ce groupe, s'était formée une sorte d'association pour l'étude de ce recueil et, de temps en temps, Kyôshirô se voyait forcé d'y participer.

Il n'avait rien à redire à la création d'un tel groupe, mais en revanche, quel ennui de devoir prêter ses livres à tout ce monde ! Il ne pouvait pas refuser, mais, d'une part il craignait qu'on ne les salât, et d'autre part il redoutait qu'on ne les perdît. Pourtant, il était le premier à conseiller ou encourager : « Lis donc ce livre-ci ! » ou bien : « Regarde un peu dans ce livre-là ! » Il ne pouvait donc rejeter toute la faute sur les autres.

— Bonjour mon oncle !

Mitsuko, la femme du neveu de l'aile principale, apparut dans le jardin. Elle venait d'une famille de commerçants de Numazu, et si, à la différence des autres ménagères du hameau, elle ne savait pas s'occuper des champs, elle se distinguait par sa nature franche et gaie. Bien qu'elle fût mariée depuis cinq ans, elle n'avait pas encore d'enfant, ce dont elle semblait fort mal à l'aise, mais c'était ainsi. Kyôshirô traitait la femme de son neveu comme si elle eût été sa propre belle-fille. Il lui rendait service, et elle, de même, s'occupait de lui. Sa véritable bru, Nobuko, la femme de son fils aîné Jin.ichi, avait, dès son mariage, habité Tôkyô, et comme ils n'avaient jamais vécu sous le même toit, le nom de « bru » n'était qu'un titre. Si Kyôshirô ne lui demandait rien, il ne faisait rien non plus pour elle.

— Quelle chance que nous ayons beau temps ! Je me disais que ce serait bien triste qu'il pleuve alors

que vous allez justement à Tôkyô voir votre petite Sayuri. Mais le temps est vraiment splendide !

— Je ne vais pas à Tôkyô pour voir Sayuri.

Kyôshirô rectifia ce qui devait être rectifié, puis dit :

— Je reviendrai après-demain. Alors tu veilleras bien sur tout, les deux jours où je serai absent.

Il ajouta :

— Tatsuzô est levé, non ?

Kyôshirô appelait son neveu Tatsuzô par son prénom tout court, comme s'il s'agissait d'un de ses propres enfants. Il voulait parler avec lui du parc à wasabi. Il était temps d'engager du monde pour y travailler. Il dit :

— J'ai une petite chose à lui demander, à Tatsuzô.

— Il vient de sortir. Il m'a dit qu'à partir d'aujourd'hui il y avait des gens pour s'occuper du parc à wasabi, répondit Mitsuko.

— Il est parti sans prendre de petit déjeuner ?

— Avec lui, c'est selon les jours : parfois il prend son petit déjeuner, parfois non.

— Même quand on a beaucoup de travail, il ne faut pas manquer de faire ses trois repas par jour.

En vérité, Kyôshirô voulait dire : « Tu ne dois pas manquer de lui faire prendre ses trois repas par jour. » Mais si Tatsuzô était de sa famille, Mitsuko ne l'était pas, et il surveillait un peu sa façon de lui parler.

— Vous prenez le car de quelle heure ?